

Ninon Duhamel

Commissaire d'exposition indépendante, Ninon Duhamel oriente ses recherches sur le langage et la parole dans les pratiques artistiques contemporaines.

Elle a notamment réalisé l'exposition « À voix haute » au Centre d'Art contemporain de Houilles en 2020.

Crise « sani-taire » : quels effets sur les processus de création artistique ?

« Avec la crise du coronavirus, nous avons dû toutes et tous nous adapter, changer nos habitudes, nos relations sociales, notre manière de travailler. Nous avons aussi changé notre manière de parler : "confinement", "déconfinement", "gestes barrières", "distanciation sociale" ont été dans toutes les bouches. Des mots nouveaux, que ce soit par leurs formes (des néologismes morphologiques), ou par leur sens (des néologismes sémantiques). Des emprunts à l'anglais, des expressions inédites, des polémiques... Signe de cette ébullition de la langue, le rythme de travail des dictionnaires a été bouleversé [...] : *Le Robert* a dû lui aussi s'adapter et intégrer dans son édition électronique, les nouveaux mots de la crise sanitaire. »

Ainsi débute l'émission « Les mots du Covid », animée par Laélia Véron, dans le cadre du podcast *Parler comme jamais*¹. Le sujet du bouleversement provoqué par la crise sanitaire et de la façon dont elle a modifié le langage, mais aussi nos façons d'être, d'interagir, de penser, a retenu mon attention. Il pourrait en effet aisément être transposé au domaine de l'art : de mars à juin 2020, puis de novembre 2020 à mi-mai 2021, les musées, galeries, salles de spectacle et cinémas français ont été fermés au public. Les projets artistiques et culturels ont été tour à tour modifiés, suspendus, reportés ou annulés. Les ateliers pédagogiques, les conversations et les rencontres entre artistes et publics se sont déroulés à distance « en visio », ou bien en *présentiel* en petit comité, avec des masques obligatoires. Toutes ces transformations ont fortement impacté le

¹ Émission diffusée dans le cadre du podcast *Parler Comme Jamais* sur Binge Audio, et animée par Laélia Véron, avec la collaboration scientifique de Maria Candea, enseignante-chercheuse à l'université de Paris 3 et en soutien avec la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, mai 2020, [ressource en ligne](#).

monde de l'art, causant la mise à l'arrêt d'un véritable secteur professionnel : celui des artistes, mais aussi des critiques d'art, commissaires d'expositions, médiateurs et conférenciers, régisseurs, techniciens, etc. Si le premier confinement avait donné lieu à un élan hors du commun d'émulation, de créativité et de réflexions², qu'en est-il un an après, lorsque les restrictions sont devenues notre nouvelle normalité ? Quels sont les effets de ces contraintes sur le fonctionnement de la création artistique ? Comment les artistes et les professionnels de l'art vivent-ils ces changements et s'y adaptent-ils ?

Pour creuser ce sujet, je me suis tournée vers quatre artistes plasticiennes dont les travaux abordent tous, d'une manière ou d'une autre, les notions de langage, de transmission, de parole et de relation – précisément ce qui nous manque et nous fait défaut, en cette période particulière. Née en 1969, **Myriam Van Imschoot** est une artiste belge, réalisatrice, chorégraphe et performeuse. Fascinée par les phénomènes vocaux de communication longue distance, elle utilise les corps, les voix, les cris, le chant, comme supports principaux de ses œuvres, résultant souvent d'un travail de création à plusieurs. **Katia Kameli**, artiste franco-algérienne, a initié sa pratique artistique au début des années 2000 et développe un travail fondé sur une recherche au long cours : à partir d'images, fixes ou en mouvement, de témoignages, de sources et de documents, elle entremêle l'écrit, l'oral et le visuel pour interroger la manière dont nous construisons l'Histoire. **Camille Lobet**, diplômée de l'École supérieure d'art d'Annecy en 2007, réalise principalement des œuvres vidéo et sonores. Elle scrute les rouages du langage, des gestes, de la perception sensible pour révéler ce que le corps et la parole disent – et ne disent pas. Enfin, **Marianne Mispelaëre**, née en 1988, développe une pratique de dessin, de vidéo et de performance, au sein de laquelle les relations sociales occupent une place centrale. Des gestes effectués durant

² Une série d'interviews intitulée « L'art au temps du Corona – Carnet de bord d'artistes et de commissaires d'expositions » a par exemple rassemblé les ressentis, points de vue et témoignages de ces derniers, analysant l'impact de la crise sur leurs professions et leurs processus de travail (par Andréanne Béguin, avril – novembre 2020, [ressource en ligne](#)). Ou encore, le dossier « Après demain, quel écosystème pour les arts ? » publié dans la revue belge *L'art même* (n°82, septembre – décembre 2020) a rassemblé les contributions et les analyses d'artistes, philosophes, critiques d'art autour de ce que la crise sanitaire, imbriquée dans une crise économique et écologique, révèle du fonctionnement du monde de l'art, et les possibles enseignements à en tirer.

les manifestations à la disparition des langues autochtones, elle s'intéresse aux systèmes contemporains de communication, à la pluralité des langues et des identités.

Ces quatre artistes aux parcours divers ont accepté d'engager avec moi des conversations, par emails et écrans interposés, durant l'hiver 2021. Chacune d'entre elles m'a parlé depuis sa propre situation, de son vécu et de son travail. Des divergences et des traits communs ont émergé, que cet article tente de mettre en perspective. Étant moi-même professionnelle de l'art – cumulant activité indépendante de critique d'art et de commissaire d'exposition d'un côté, et contrats de courte durée pour le compte de diverses structures artistiques de l'autre – le sujet de cet article résonne jusque dans mes mains qui l'écrivent. Pour la production de ce texte, il m'aura fallu des mois d'efforts en pointillés, de reprises, de ratures et de détricotages. À la fatigue causée par un travail harassant, un semi-confinement interminable et une absence de lieux et de relations où me ressourcer, s'est ajoutée une autre problématique, celle du temps incompressible et peu maîtrisable de la production artistique ou intellectuelle.

Faire avec

Pour parer à la distance qui nous tenait éloignés les uns des autres et nous empêchait soudainement de faire nos métiers, nombreux sont celles et ceux qui ont redoublé d'imagination pour trouver des manières de maintenir le lien. Les formats des œuvres, des expositions, des créations musicales et théâtrales, des outils de médiation ont été repensés, adaptés, revisités par les professionnels de l'art et de la culture. Nous avons vu éclore d'autres manières de mener des projets : rencontres en visioconférence, visites virtuelles en vidéo, ou racontées sous forme de podcasts audio... autant de dispositifs qui, s'ils ne maintiennent qu'un lien partiel entre les publics et les œuvres, constituent néanmoins de nouveaux moyens d'expression, permettant de maintenir l'interaction, au-delà de la distance physique.

Pour Myriam Van Imschoot, ce temps d'arrêt n'a pas empêché la poursuite de son travail. Débuté avant le confinement, le projet *Newpolyphonies*, co-réalisé par l'artiste et quatre chanteurs du groupe bruxellois HYOID Voices, résulte d'une longue période de conversations maintenues à distance, de répétitions en ligne, d'enregistrements, de lectures et d'échanges réguliers. De ce temps de recherche continué tant bien que mal, a émergé « un catalogue de sons uniques, ainsi qu'une réelle

culture de l'écoute et de la discussion³ » dont l'artiste s'est ensuite saisie pour créer la partition centrale de la pièce. Prenant la forme d'une création vocale interprétée par quinze performeurs, *Newpolyphonies* s'inspire des stridulations et bourdonnements d'insectes, des turbulences des avions, ou encore des techniques vocales propres au chant classique, comme le tremolo ou le vibrato. Constituée d'un ensemble de sons de diverses natures, l'œuvre intègre au sein même de sa structure certains éléments liés à la crise sanitaire : tandis que les masques et le cellophane sont utilisés comme des membranes ou des instruments, la distance minimale obligatoire entre deux personnes devient un outil de spatialisation du son.

De sa conception – à plusieurs et à distance – à sa réalisation sous forme de chant collectif, cette création réinterprète la notion de polyphonie et interroge la façon dont un ensemble harmonieux peut émerger d'une apparente cacophonie, d'une pluralité de voix, diverses et indépendantes. Ou comment faire société, en somme. Dans un contexte où la plupart de nos contacts sont « virtualisés » et où la pandémie bouleverse nos possibilités de vivre ensemble, s'emparer d'un tel sujet relève d'une belle manière de faire avec le réel. Au lieu de s'y heurter, Myriam Van Imschoot travaille l'absence et l'éloignement, comme un élément à part entière, moteur de son désir créatif : « La distance est un enseignement et j'aime la surmonter, de quelque manière que ce soit⁴ », m'a-t-elle confié.



³ Entretien avec l'artiste, janvier 2021.

⁴ *Ibid.*



Myriam Van Imschoot et HYOID Voices, *Newpolyphonies*, 2020, performance vocale collective pour 15 performeurs. © Myriam Van Imschoot et Beata Szparagowska

Prendre le temps

« Si tout est arrêté, tout peut être remis en cause, infléchi, sélectionné, trié, interrompu pour de bon ou au contraire accéléré », écrivait le philosophe et sociologue Bruno Latour, dans un texte aux allures de manifeste, en mars 2020⁵. Malgré les dommages causés par la crise sanitaire, le ralentissement général de nos activités a néanmoins créé une situation propice à la réflexion et à la remise en question de nos manières de vivre. Dans le secteur de l'art et de la culture, la suspension des projets en cours (et donc, des sources de revenus) n'a fait que révéler une précarisation et une invisibilité préexistantes des artistes et des professionnels qui les accompagnent, dont de nombreuses organisations se sont fait le porte-voix⁶. Sans réel statut juridique, les artistes-auteurs

⁵ Bruno Latour, « Imaginer les gestes barrières contre le retour à la production d'avant-crise », 29 mars 2020, paru dans *AOC média*, [ressource en ligne](#).

⁶ Depuis le début de la crise sanitaire, plusieurs initiatives en faveur de la représentation et de la défense des professionnels du secteur de l'art ont vu le jour : l'Adagp (Société des auteurs dans les arts graphiques et plastiques en France), le CIPAC (Fédération des professionnels de l'art contemporain en France), la FRAAP (Fédération des réseaux et des associations d'artistes en France) ainsi que de nombreux réseaux territoriaux d'art contemporain ont ainsi collaboré pour recenser la diversité des pratiques des professionnels de l'art et analyser la manière dont elles ont été impactées par la crise.

cumulent les casquettes et les activités : pour pouvoir vivre de sa pratique, il faut mener plusieurs projets en même temps, être à l'affût des nouvelles idées et opportunités, chercher des partenaires et des subventions, réaliser des résidences et des ateliers, participer aux expositions, aux foires, aux biennales, etc. Mais au milieu de tout ça, qu'en est-il du temps de la réflexion, de la pensée, de l'essai... ?

Dans l'un de ses articles récents, le critique d'art Florian Gaité analyse un point essentiel : si nos activités professionnelles souffrent de la crise provoquée par la pandémie, l'occasion nous est aussi donnée d'interroger le fonctionnement du monde de l'art, fortement régi par un système productiviste et consumériste, dont il s'agirait de s'émanciper :

« Intellectuels et artistes ont besoin de pouvoir perdre leur temps, celui d'essayer, d'échouer, de « laisser reposer » une idée avant de la valider, de discuter et de considérer les oppositions. [...] L'artiste et le scientifique doivent pouvoir travailler à perte, ne pas toujours considérer le temps comme " gagnant ". Dans un monde qui a pris la vitesse et l'intensité comme étendards, le droit à en disposer librement devrait être promu au rang d'impératif social et psychologique⁷. »

Faisant écho à cette idée, les paroles des artistes avec qui je me suis entretenue expriment à la fois le trouble du désœuvrement et le soulagement de ne plus avoir à répondre, au moins pour un temps, à des injonctions de rapidité, de rentabilité, de résultat, difficilement conciliables avec les processus de création :

« Les artistes se sentent obligés de continuer à produire, comme si de rien n'était. [...] Mais nous vivons un moment extra-ordinaire (qui sort littéralement de l'ordinaire), au sein duquel, il me semble, il est impossible de travailler en profondeur. [...] Nous avons besoin de temps pour comprendre ce qui nous arrive, c'est pourquoi je ne veux pas me précipiter⁸ », affirme Marianne Mispelaëre.

De son côté, Camille Llobet adapte sa manière de travailler, privilégiant la recherche et les repérages, car « tout d'un coup, nous pouvons enfin prendre ce temps – un temps dont nous avons besoin et que

Grâce à ces actions, plusieurs fonds de soutien et d'aide au maintien de l'activité artistique ont pu être mis en place depuis le début de la pandémie, premiers pas vers une meilleure reconnaissance de nos métiers et de nos statuts professionnels.

⁷ Florian Gaité, « Post-production, émanciper l'art du dogme productiviste », in *L'art même, op. cit.*

⁸ Entretien avec Andréanne Béguin, *op. cit.*

nous prenions déjà avant, mais de manière plus contrainte, avec une pression constante. Dorénavant, s'il y a un trou dans mon CV, ce n'est pas grave, puisque c'est à cause de la pandémie et que nous sommes tous et toutes logés à la même enseigne⁹ ».

Chez Katia Kameli, le temps de la recherche et de la création occupait aussi, déjà avant la crise, une place toute particulière, à la base de sa démarche artistique. Nombre de ses œuvres sont construites en plusieurs parties, sous formes de chapitres produits au fil des années, chacun venant augmenter et relire le précédent. Son œuvre *Stream of Stories* (« Diffusion d'histoires ») par exemple – débutée en 2015 et actuellement constituée de six chapitres – est issue d'un long travail d'investigation sur les origines orientales des fables. Croisant les sources, les documents, les illustrations, les traductions, l'artiste a remonté le flux des échanges et des transformations de cet objet littéraire à travers les époques et les aires culturelles¹⁰. Chaque chapitre, centré sur un récit, un manuscrit ou un personnage, vient s'ajouter aux autres et nourrir le propos de l'œuvre dans son ensemble.

Il en est de même pour *Le Roman algérien*, trilogie de films débutée en 2016, dont la structure évoque celle des poupées gigognes : à partir du kiosque tenu par Monsieur Azzoug à Alger, où l'on trouve une multitude de cartes postales et de reproductions d'archives, l'artiste creuse certains pans (oubliés ou non-dits) de l'histoire de l'Algérie en faisant résonner les témoignages de divers protagonistes. Aux paroles des passants dans le premier chapitre s'ajoutent les commentaires de la philosophe des images Marie-José Mondzain dans le deuxième, débouchant encore sur d'autres discussions dans le troisième chapitre.

⁹ Entretien avec l'artiste, février 2021.

¹⁰ Provenant d'Inde, le *Panchatantra* est la première version connue des fables, écrite en sanscrit au IV^e siècle, traduite en persan au VI^e siècle, puis en arabe au VIII^e siècle, devenant le livre de *Khalila Wa Dimna*. Outil pédagogique, moral et politique, les fables se diffusent largement du XII^e au XVII^e siècle autour de la Méditerranée, traduites en hébreu, latin, grec, espagnol, français... chaque fois réécrites et illustrées de manière différente. Autant de sources orientales et européennes dont La Fontaine s'est inspiré pour réaliser sa propre version, publiée en 1668.



Katia Kameli, *Stream of Stories – chapitre 1*, 2015, installation, matériaux divers. Vue de l'installation à Havremagasinet, Boden. 2015 © Katia Kameli, ADAGP



Katia Kamei *Le Roman Algérien - Chapitre 3*, 2019, vidéo HD, 45min. Image extraite du film © Katia Kameli

À l'image de ses films, dont le scénario et la structure se construisent par ricochets, d'une personne à une autre, de paroles en anecdotes, d'images et souvenirs, la démarche artistique de Katia Kameli laisse un temps possible pour la dérive, durant laquelle rencontres, découvertes, échecs, détours peuvent advenir et alimenter le processus de création. Depuis le début de la crise sanitaire, face à l'impossibilité de se lancer dans la production de nouvelles œuvres, l'artiste a tiré parti de la nature même de son travail pour aborder différemment sa pratique artistique : « Faisons

moins d'œuvres, mais faisons mieux les projets que nous portons¹¹ », défend-t-elle. Ainsi, prendre le temps de montrer plusieurs fois les mêmes installations, d'allonger la durée des expositions, de les faire circuler sur le territoire, de les diffuser auprès de nouveaux publics, sont pour l'artiste autant de possibilités d'ajouter, en quelque sorte, de nouveaux chapitres aux œuvres déjà existantes.

Ce qui nous manque

S'il faut du temps pour que les idées viennent, qu'elles se transforment en mots, en pensée, en projet ou en œuvre d'art, c'est aussi – et avant tout – parce qu'elles naissent de nos contacts, de nos relations, de nos frottements permanents, les uns avec les autres. Pour les artistes et les professionnels de l'art qui travaillent avec le langage, les paroles, les histoires et les expériences, comment et avec quoi continuer à créer lorsque ces temps d'interactions et d'échanges sont mis en suspens ou bien limités et virtualisés ? Si les formats de certains projets peuvent être adaptés grâce aux outils numériques, rien ne saurait remplacer la présence, le côtoiement, le corps.

Au début du premier confinement, Marianne Mispelaëre venait d'entreprendre un projet intitulé *Les langues comme objets migrants*, mis en place par les Nouveaux Commanditaires¹² en collaboration avec des collégiens et enseignants de plusieurs écoles à Marseille, afin de réfléchir ensemble à l'exil et à la manière dont il façonne les langues et les identités. Ce projet, devant se construire sur plusieurs années et au sein duquel la rencontre est nécessaire, s'est vu fortement impacté par la crise sanitaire et son lot de restrictions : « Les premiers échanges avec les élèves se sont déroulés via Internet. J'ai d'abord été très déçue par l'idée que ce travail appelant l'ouverture et l'échange pose ses premiers jalons à 754 km de distance. Et puis je me suis vite rendu compte de l'importance de nos rendez-vous pour les élèves, se révélant en tant que moyens de sociabilité et espace de réflexion¹³ », affirmait-elle en mai 2020.

¹¹ Entretien avec l'artiste, mars 2021.

¹² Commande : Les Nouveaux commanditaires. Médiation et production : Thankyouforcoming. Depuis le début des années 1990, l'action Nouveaux commanditaires, initiée par la Fondation de France, permet à des citoyennes et citoyens confrontés à des enjeux de société ou de développement d'un territoire, d'associer des artistes contemporains à leurs préoccupations en leur passant commande d'une œuvre.

¹³ Entretien avec Andréanne Béguin, *op. cit.*

Quelques mois plus tard, elle me parle aussi de sa frustration :

« À chaque atelier, j’essayais de créer une dynamique commune, bienveillante et énergique. Mais le fait que les élèves doivent toujours être assis à un bureau, sans pouvoir se déplacer ni découvrir leur visage a radicalement changé l’énergie du projet¹⁴. »

Les restrictions liées à la crise (protocole sanitaire, sens de circulation, port du masque, jauge, etc.) nous apprennent la valeur de la présence physique, et révèlent la dimension incontestablement vivante et sensible de l’expérience de l’art. Lors de nos échanges, Camille Llobet m’a fait part de sa volonté de reconsidérer la place de la culture, de l’art et de la création au sein de la société : « Regarder et penser le monde, exprimer et partager nos perceptions ne sont pas réservés aux artistes, encore moins à une classe sociale », dit-elle. « L’art, c’est une expression de soi. C’est aussi utile que le sport ou tout autre forme d’activité. Ça peut nous nourrir, être partagé, donner la possibilité de se rencontrer¹⁵. » Depuis le début de sa carrière, l’artiste travaille au contact de l’autre et met régulièrement sa pratique au service de la pédagogie, lors d’ateliers dans des cadres scolaires ou de rencontres autour de son travail : « La plupart du temps je partage les outils de ma recherche avec les amateurs », indique-t-elle. « Ce partage est riche humainement, parfois je développe des amitiés, des relations qui me marquent. Cela ne nourrit pas forcément mon travail mais me nourrit personnellement, ça a une vraie valeur. »

Dans ces moments de transmission et d’expérimentation, les voix, les corps et tout ce qu’ils expriment, au-delà même du langage, jouent un rôle important. Mais dans le contexte de la pandémie, Camille Llobet observe avec tristesse la disparition d’une part sensible et spontanée de l’échange et de la communication.

« La moitié du langage se traduit dans l’expression du visage », m’expliquait-elle. « Mais avec les masques, c’est toute une communication non verbale qui est empêchée, il manque quelque chose dans nos rapports humains. Des tous petits bruits, des mimiques, des choses imperceptibles ne passent plus... Or, la voix, ce n’est pas juste la voix, c’est le visage, c’est tout le corps, et c’est cela qui me manque¹⁶. »

¹⁴ Entretien avec l’artiste, mars 2021.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*



Camille Llobet, *Majelich*, 2018, vidéo HD, 10'27, Collection FRAC Grand-Large Hauts-de-France. Image extraite de la vidéo © Camille Llobet.

Bien qu'elle soit incontestablement éprouvante, la crise sanitaire a tout de même fait surgir, dans le domaine de l'art et de la culture, des questionnements bénéfiques et des pensées alternatives : qu'il s'agisse de faire avec les contraintes, de créer des nouveaux formats d'œuvres, d'expositions ou d'outils de médiation, ou encore de ralentir le temps de la création et d'assouplir les injonctions à la productivité permanente, un tournant prometteur semble s'amorcer.

Mais ce qui nous manque et que la crise a « fait taire », c'est la relation à l'autre, le lien social, et la valeur humaine dont l'art et la culture dépendent. Ce que l'on a catégorisé comme « non essentiel », ce sont non seulement les activités de tout un secteur professionnel et économique, déjà précaire et peu reconnu, mais aussi ce qui fait la substance de la création et, par conséquent, la spécificité de nos métiers – le sensible, l'émotion, la parole, la réflexion, la recherche, l'expérimentation, la rencontre... – des matières parfois sinueuses et inquantifiables, mais dont la valeur nous est bel et bien essentielle.

Mai 2021